



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 25, No. 1/2 (1927), pp. 134-139

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526839>

Accessed: 20/02/2011 08:09

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

cations consacrées à l'art extrême-oriental par la maison Ernst Benn comprennent des travaux de premier ordre comme ceux de M. Hobson, de M. Waley, de M. Sirén; de telles œuvres nous ont rendus difficiles, et nous attendons toujours que la série se maintienne à un niveau élevé.

P. Pelliot.

The Ocean of story, being C. H. TAWNEY'S translation of SOMADEVA'S *Kathā Sarit Sāgara* (or Ocean of streams of story), now edited with introduction, fresh explanatory notes and terminal essay by N. M. PENZER..... in ten volumes; vol. IV, avec notice préliminaire par F. W. THOMAS, Londres, Chas. J. Sawyer, 1925, in-8, xx + 315 pages; vol. V, avec notice préliminaire par E. Denison Ross, 1926, xxxi + 324 pages.

La somptueuse réédition, en 10 volumes, de la traduction de Somadeva que C. H. Tawney († 1922) avait publiée en 1880—1884, entreprise par M. PENZER et qui est imprimée à titre privé pour les seuls souscripteurs, se poursuit avec une régularité qui permet d'en entrevoir l'achèvement dans un délai assez bref. Comme pour les premiers tomes, la notice préliminaire de chaque volume est demandée à un savant différent, et M. P. a joint à la traduction de Tawney des notes nouvelles, des appendices et d'excellents index.

La notice mise en tête du volume IV par M. F. W. THOMAS répare une omission singulière. On sait que la *Bṛhatkathāmañjarī* de Kṣemendra (circa 1050 A.D.) et le *Kathāsaritsāgara* de Somadeva (circa 1170) remontent tous deux, plus ou moins directement, à une œuvre considérable en dialecte paśācī, aujourd'hui perdue, la *Bṛhathathā* de Guṇādhyā. Mais tout ce qu'on pouvait savoir de la *Bṛhatkathā* a été entièrement renouvelé par l'*Essai sur Guṇādhyā et la Bṛhatkathā* publié en 1908 par le regretté Lacôte, et par son édition et sa traduction des 28 premiers chants retrouvés du *Bṛhatkathā-ślokaśaṅgraha* de Budhasvāmin, dont les premiers fasci-

cules ont paru dès 1908 également¹⁾. Or, tant dans les notices préliminaires et l'introduction que dans les notes, les trois premiers volumes de la présente réédition, parus en 1924 et 1925, sont muets sur les travaux de M. Lacôte, et, bien que la notice mise par M. Thomas en tête du tome IV les résume enfin, il faudra arriver jusqu'au tome V pour trouver une fois le nom de M. Lacôte cité dans les notes de M. Penzer. Tant pour l'établissement du texte que pour son intelligence, il y aurait eu profit certain à se référer plus souvent aux publications de celui qui fut un des meilleurs indianistes français²⁾.

Le tome V de la réédition de M. P. est occupé en grande partie par la version du *Pañcatantra* que Somadeva a incorporée à son œuvre, encore que ce recueil fameux ne figurât certainement pas dans la *Bṛhatkathā* primitive de Guṇādhyā. A ce propos, M. P. a consacré un intéressant appendice à l'histoire du *Pañcatantra*, basé en grande partie sur les travaux de M. Hertel, et M. Edgerton, qui a dépensé tant d'efforts et d'ingéniosité à reconstituer le texte primitif du *Pañcatantra*, a dressé spécialement pour le présent volume une *Genealogical table of the Pañcatantra* où toutes les recensions sont suivies d'une part jusqu'en Islande, de l'autre jusqu'à Java³⁾. L'Introduction mise par Sir E. Denison Ross en tête

1) Il y faudrait joindre aujourd'hui *L'histoire romanesque d'Udayana roi de Vatsa*, publiée en 1924 par Lacôte dans la collection des *Classiques de l'Orient*; c'est la traduction annotée de l'histoire d'Udayana du *Kathāsaritsāgara* qui, dans la présente réédition de M. Penzer, commence au t. I, p. 94. Cette traduction nouvelle améliore parfois les versions de Tawney, par exemple dès les premières phrases où Tawney dit de Kauśāmbi que cette ville est „the ear-ornament, so to speak, of the earth”, au lieu que Lacôte traduit „capsule centrale, dirai-je, de cette fleur de lotus qu'est la terre”.

2) A la bibliographie de *Nala et Damayanti* indiquée t. IV, p. 292, joindre Sylvain Lévi, *La légende de Nala et Damayanti* (coll. „*Les classiques de l'Orient*”), Paris, Bossard, 1920, in-8.

3) Pour les recensions mongoles, des précisions nouvelles sont fournies par le riche mémoire de M. Vladimircov, *Mongol'skiï sbornik razskazov iz Pañcatantra*, Petrograd, 1921, grand in-8, II + 164 pages (tirage à part du t. V du *Sbornik Muzeya Antropologii*

de ce tome V est importante pour l'histoire des versions pehlvies, arabes et persanes du *Pañcatantra*; en particulier Sir E. D. Ross a réuni et traduit les fragments subsistants de l'ancienne version persane en vers dûe à un poète qu'il a beaucoup contribué lui-même à remettre en lumière, Rūdakī. Par ailleurs, Sir E. D. Ross a proposé ici une théorie qui rangerait parmi les légendes l'histoire de la version pehlvie dûe à Burzōe (au temps de Chosroes, 531—579), et sur laquelle aurait été faite la version arabe d'Ibn Muqaffa^c († 758—759 A.D.); une note ultérieure insérée par lui-même dans *JRAS*, 1926, 503—505, corrige et complète sur ce point les informations de l'Introduction. Je n'entrerai pas ici dans l'examen détaillé de la question; on sait que le savant éminent qu'est M. Nöldeke ne doutait pas de l'authenticité du récit mis sous le nom de Burzōe¹). Mais je voudrais attirer l'attention sur le point suivant. Dans un passage de l'*Inde* d'Al Bērūnī, rappelé dans la note du *JRAS* par Sir E. D. Ross, il est dit qu'Ibn Muqaffa^c „a ajouté dans sa version arabe le chapitre sur Burzōe, avec l'intention d'éveiller des doutes dans l'esprit des gens dont la foi était faible et de les gagner et les préparer pour la propagation des doctrines des Manichéens”; Ibn Muqaffa^c est assez souvent qualifié de *zindīq* (cf. Nöldeke, p. 4), et cette épithète s'applique spécialement aux Manichéens. D'autre part, M. Nöldeke a remarqué (p. 5) que l'introduction de Burzōe rappelle d'assez près en plusieurs passages le roman de *Barlaam et Joasaph*. Maintenant que nous entrevoyons la popularité de la légende de Barlaam et Joasaph chez les Manichéens et pouvons soupçonner le rôle qu'ils ont joué dans la

i Ethnografi pri Rossijskoï Akademii Nauk); mais, dans une note additionnelle de la p. 242, M. E. signale qu'il ne l'a pas vu et ne le connaît que par un compte rendu allemand (sans doute celui de M. Poppe dans *Asia Major*, II, 179—182).

1) Th. Nöldeke, *Burzōes' Einleitung zum Buche Katila waDimna (Schriften der Wissensch. Gesellsch. in Strassburg, n° 12, 1912), p. 1.*

transmission de cette légende de l'Inde vers l'Ouest¹⁾, peut-être pourra-t-on envisager aussi une participation des Manichéens dans la transmission du *Pañcatantra* vers l'Occident.

J'ajouterai quelques remarques sur des notes concernant surtout l'Extrême-Orient.

T. I, p. 241. — „*A-nan*”, encore prononcé **a-nam* au XIII^e siècle, ne peut être *ānanda*; cf. *T'oung Pao*, 1912, 467; c'est peut-être le Khmer *rāṇ*; cf. *BEFEO*, XIX, ix, 9.

T. I, p. 347. — Aux indications concernant le nombre 108, ajouter Nanjiō, *Catalogue*, n^o 755 (sur les 108 grains du rosaire bouddhique), et Mayers, dans *Notes and Queries on China and Japan*, III, 26—28. J'incline à penser que le nombre 108 est obtenu par la combinaison des 12 mois et des 9 planètes (*navagraha*); $9 \times 12 = 108$.

T. II, p. 81. — Ce n'est pas seulement dans le „*Tsun tsiu*” (lire „*Ch'un ch'iu*”, en français *Tch'ouen ts'ieou*) que le mot chinois pour „éclipse” est 食 *che*, „manger”; il n'y a jamais eu d'autre mot chinois pour „éclipse”, et c'est le même mot qui, dans ce sens spécial, a été souvent écrit après le début de notre ère sous la forme 蝕 *che*, par l'addition de la clef de l'„insecte” (laquelle clef s'applique aussi aux plus grands reptiles; son emploi ici paraît avoir pour point de départ l'idée du monstre-dragon qui cause les éclipses).

T. II, p. 264. — Il n'y a pas de bas-reliefs chinois „dating back to the eleventh century B.C.”; ceux que vise M. Penzer sont des bas-reliefs du II^e siècle de notre ère.

T. II, 304. — Qu'est-ce que *gāṇja*, „chanvre indien”? Le nom sanscrit usuel est *bhaṅgā*.

T. III, 56—59. — Cette intéressante note sur les automates doit être aujourd'hui complétée par l'énigmatique description de „la machine à voler, en forme d'oiseau, construite en bois léger, etc.”,

1) Cf. *J. A.*, 1913, I, 107.

donnée dans un texte sanscrit qui prétend dater du XI^e siècle (cf. *J. A.*, 1926, I, 379). Mais surtout, il eût fallu indiquer les *avadāna* relatifs à des automates; cf., par exemple, Schiefner, *Tibetan tales*, p. 361; Chavannes, *Cinq cents contes*, II, 12; III, 167, 170—171; *Tripiṭaka* de Tōkyō, 宿, V, 38 r^o.

T. III, p. 241 et p. 250. — La „corne de lièvre” est un terme usuel dans l’Inde pour désigner quelque chose d’impossible, et l’expression se retrouve dans la littérature chinoise. Comme en chinois la „corne de lièvre” (兔角 *t’ou-kiao*) est souvent associée au „poil de tortue”, il paraît bien que ce soit une expression bouddhique venue de l’Inde, car la „corne de lièvre” et le „poil de tortue” se trouvent, je crois, pour la première fois en chinois dans la traduction du *Parinirvāṇasūtra*. L’expression a dû devenir assez populaire puisque les Japonais l’ont adoptée, en valeur purement phonétique, pour écrire le terme japonais *tokaku*, „en tout cas”, „après tout”.

T. IV, p. 14. — Le cheval paraît en réalité avoir joué un rôle assez faible dans les anciens sacrifices chinois; cf. Granet, *Danses et légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926, in-8, pp. 153—154.

T. IV, p. 128—129. — Pour les faux arbres et fleurs faits de matières précieuses, cf. *Artibus Asiae*, 1927, 71. Au lieu de „emperor Tunghwan”, lire „emperor Tung-hun-hou”.

T. IV, p. 185. — Sur le Śvetadvīpa, cf. l’article de W. E. Clark, *Śākadvīpa and Śvetadvīpa*, dans *JAOS*, 1919, 209—242; la localisation à l’Issyk-köl est invraisemblable.

T. IV, p. 257. — Le suicide par l’opium en Chine est moderne.

T. V, p. 284. — En retraçant minutieusement (pp. 246—287) l’histoire du *Conte du Rhampsinite*, M. Penzer cite la version tibétaine, et l’attribue, comme l’ensemble du *Kanjur*, aux XII^e—XIII^e siècles. Mais une grande partie du *Kanjur* avait été traduite dès le début du IX^e siècle. En outre, pour le *Conte du Rhampsinite* en particulier,

il eût fallu mentionner la version chinoise détaillée qui se trouve dans une traduction de la fin du III^e siècle (la date précise de 285 donnée généralement pour cette traduction est douteuse) et qui a été étudiée dès 1904 par Ed. Huber (*BEFEO*, IV, 704—707); cf. aussi Chavannes, *Cinq cents contes*, II, 380—388, et III, 146.

P. Pelliot.

Tibet, Past and Present, par Sir Charles BELL, Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8, XIV + 326 pages, avec ill. et cartes.

Sir Charles BELL, auteur d'une *Grammar of colloquial Tibetan* et d'un *English-Tibetan colloquial Dictionary* qui, en 1919 et 1920, ont atteint leur seconde édition, a le grand avantage d'avoir vécu près de vingt ans dans les régions himalayennes, et plus particulièrement d'avoir fait une résidence assez prolongée à Lhasa même comme représentant politique du gouvernement anglais. Ce qu'il nous dit du Tibet contemporain est ainsi le fruit d'une connaissance personnelle; aussi son livre n'a-t-il pas été apprécié seulement dans le monde anglo-saxon, mais traduit en allemand presque aussitôt (*Tibet einst und jetzt*, Leipzig, Brockhaus, 1925, in-8, xv + 335 pages); il se trouve même que le seul compte rendu important que j'aie vu consacrer au *Tibet* est celui de l'édition allemande que M. W. A. Unkrig a donné dans l'*Anthropos* de mai-août 1926 (pp. 640—643).

Les circonstances ont mêlé Sir Charles B. à une période particulièrement agitée de l'histoire du Tibet, depuis le moment où le Dalai-lama, chef du parti national tibétain, fuyait en Mongolie et en Chine devant l'expédition anglaise conduite à Lhasa par Sir Francis Younghusband (1904); revenu à Lhasa en 1909, c'est aux Indes que le Dalai-lama se réfugiait l'année suivante quand, par un renversement de la situation, c'était au tour des Chinois de marcher sur la capitale du Tibet. En 1912, à la suite de la proclamation de la République en Chine, les troupes chinoises de